

La Bergère et le Ramoneur

Avez-vous jamais vu un vieux, très vieux buffet, noirci par le temps et orné de sculptures en volutes et en feuilles ? Un tel buffet — héritage de l'arrière-grand-mère — se dressait dans le salon. Il était entièrement couvert de sculptures : roses, tulipes et les volutes les plus fantasques. Entre elles apparaissaient des têtes de cerfs aux ramures branchues, et, exactement au centre, était sculpté en pied un petit bonhomme. On ne pouvait le regarder sans rire, et lui-même souriait d'une oreille à l'autre — on ne saurait appeler grimace un tel sourire. Il avait des jambes de bouc, de petites cornes sur le front et une longue barbe. Les enfants l'appelaient ober-unter-général-krigscommissaire-sergent Pied-de-Bouc, parce qu'un tel nom est difficile à prononcer et qu'un tel titre n'est accordé qu'à peu de gens. D'ailleurs, sculpter une telle figure n'est pas facile, mais tout de même on l'avait sculptée. Le petit bonhomme regardait constamment la console sous le miroir, où se tenait une jolie bergère en porcelaine. Des souliers dorés, une jupe gracieusement relevée par une rose pourpre, un chapeau doré sur la tête et une houlette de berger à la main — n'est-ce pas là toute beauté ? À côté d'elle se tenait un petit ramoneur, noir comme du charbon, mais lui aussi en porcelaine, aussi propre et gentil que tous les autres. Car il ne représentait qu'un ramoneur, et l'artisan aurait tout aussi bien pu en faire un prince — cela revenait au même !

Il se tenait avec grâce, une échelle à la main, et son visage était blanc et rose, comme celui d'une petite fille, ce qui était quelque peu incorrect ; il aurait pu être un peu plus barbouillé de suie. Il se tenait tout près de la bergère — tels qu'on les avait placés, tels ils restaient. Et puisqu'il en était ainsi, ils se fiancèrent. Le couple était fort convenable : tous deux jeunes, tous deux du même porcelaine et tous deux également fragiles.

Juste à côté se trouvait encore une poupée, trois fois plus grande qu'eux, — un vieux Chinois sachant hocher la tête. Lui aussi était en porcelaine et se disait le grand-père de la petite bergère, bien qu'il n'en eût point de preuves. Il affirmait qu'elle devait lui obéir, et c'est pourquoi il hochait la tête en direction de l'ober-unter-général-krigscommissaire-sergent Pied-de-Bouc, qui demandait la main de la bergère.

— Tu auras un bon mari ! dit le vieux Chinois. Il semble même être en bois de rose. Avec lui, tu deviendras ober-unter-générale-krigscommissaire-sergente. Il possède tout un buffet d'argenterie, sans parler de ce qui repose dans les tiroirs secrets.

— Je ne veux pas aller dans un buffet sombre ! répondit la bergère. On dit qu'il y a déjà onze femmes en porcelaine !

— Eh bien, tu seras la douzième ! dit le Chinois. Cette nuit, dès que le vieux buffet gémit, nous célébrerons votre mariage, sinon je ne serai plus Chinois !

Sur ces mots, il hocha la tête et s'endormit.

Alors la bergère éclata en sanglots et, regardant son bien-aimé — le ramoneur en porcelaine —, elle dit :

— Je t'en prie, fuyons avec moi, aussi loin que nos yeux pourront porter. Nous ne pouvons rester ici.

— Pour toi, je suis prêt à tout ! répondit le ramoneur. Partons dès maintenant ! Assurément, je saurai te nourrir grâce à mon métier.

— Si seulement nous pouvions descendre de la table ! dit-elle. Je ne respirerai librement que lorsque nous serons loin, très loin !

Le ramoneur la rassurait et lui montrait où poser au mieux son petit pied de porcelaine, sur quelle saillie ou quelle volute dorée. Son échelle leur rendit aussi grand service, et finalement ils descendirent heureusement jusqu'au sol. Mais, en jetant un regard vers le vieux buffet, ils y virent un terrible tumulte. Les cerfs sculptés avaient allongé leurs têtes, dressé leurs bois et les agitaient dans tous les sens, tandis que l'ober-unter-général-krigscommissaire-sergent Pied-de-Bouc bondissait haut dans les airs et criait au vieux Chinois :

— Ils s'enfuient ! Ils s'enfuient !

La bergère et le ramoneur, effrayés, se glissèrent dans le tiroir de la fenêtre.

Là gisaient des jeux de cartes dépareillés, et un petit théâtre de marionnettes avait été tant bien que mal installé. Une représentation avait lieu sur scène.

Toutes les dames — carreaux, cœurs, trèfles et piques — étaient assises au premier rang et s'éventaient avec des tulipes, tandis que derrière elles se tenaient les valets, s'efforçant de montrer qu'eux aussi avaient deux têtes, comme toutes les figures des cartes. La pièce représentait les souffrances d'un couple amoureux séparé, et la bergère pleura : cela rappelait trop son propre destin.

— Je n'en peux plus ! dit-elle au ramoneur. Quittons cet endroit !

Mais lorsqu'ils se retrouvèrent sur le sol et levèrent les yeux vers leur table, ils virent que le vieux Chinois s'était réveillé et se balançait de tout son corps — car à l'intérieur de lui roulait une petite bille de plomb.

— Ah, le vieux Chinois nous poursuit ! s'écria la bergère, et, désespérée, elle tomba à genoux sur ses petites jambes de porcelaine.

— Attends ! J'ai une idée ! dit le ramoneur. Vois-tu là-bas, dans le coin, ce grand vase rempli d'herbes et de fleurs séchées parfumées ? Cachons-nous dedans ! Nous nous étendrons sur des pétales de roses et de lavande, et si le Chinois parvient jusqu'à nous, nous lui jetterons du sel dans les yeux.

— Rien n'en sortira ! dit la bergère. Je sais que le Chinois et le vase furent autrefois fiancés, et d'une vieille amitié il reste toujours quelque chose. Non, une seule voie s'offre à nous : nous lancer à travers le monde !

— En as-tu le courage ? demanda le ramoneur. As-tu songé à l'immensité du monde ? Au fait que nous ne pourrions jamais revenir en arrière ?

— Oui, oui ! répondit-elle.

Le ramoneur la regarda fixement et dit :

— Mon chemin passe par la cheminée ! Auras-tu assez de courage pour monter avec moi dans le poêle, puis dans le conduit de fumée ? Là-haut, je sais exactement quoi faire ! Nous monterons si haut que personne ne pourra nous atteindre. Tout en haut, il y a un trou par lequel on peut sortir à la lumière du jour !

Et il la conduisit vers le poêle.

— Comme c'est noir ici ! dit-elle, mais elle le suivit néanmoins dans le poêle, puis dans le conduit, où l'obscurité était totale.

— Eh bien, nous voici dans la cheminée ! dit le ramoneur. Regarde, regarde ! Juste au-dessus de nous brille une magnifique petite étoile !

Dans le ciel, en effet, une étoile scintillait, comme pour leur indiquer le chemin. Et ils grimpaient, escaladaient cette route effroyable, toujours plus haut. Mais le ramoneur soutenait la bergère et lui indiquait où poser le plus commodément ses petits pieds de porcelaine. Enfin, ils atteignirent le sommet et s'assirent pour se reposer sur le bord de la cheminée — ils étaient très fatigués, et cela n'avait rien d'étonnant.

Au-dessus d'eux s'étendait un ciel parsemé d'étoiles, en dessous toutes les toits de la ville, et tout autour, dans toutes les directions, en largeur et en profondeur, s'ouvrait le monde libre. La pauvre bergère n'avait jamais imaginé que le monde fût si vaste. Elle inclina sa tête contre l'épaule du ramoneur et pleura si fort que ses larmes emportèrent toute la dorure de sa ceinture.

— C'est trop pour moi ! dit la bergère. Je ne peux supporter cela ! Le monde est trop grand ! Ah, comme je voudrais retourner sur la console sous le miroir ! Je n'aurai pas un instant de tranquillité tant que je n'y serai pas revenue ! Je t'ai suivi jusqu'au bout du monde, maintenant, si tu m'aimes, reconduis-moi chez moi !

Le ramoneur tenta de la raisonner, lui rappela le vieux Chinois et l'ober-unter-général-krigscommissaire-sergent Pied-de-Bouc, mais elle ne fit que sangloter inconsolablement et embrasser son ramoneur. Il n'y avait rien d'autre à faire : il fallut céder, bien que cela fût déraisonnable.

Ainsi, ils redescendirent par la cheminée. Ce ne fut pas facile ! Une fois de nouveau dans le poêle obscur, ils restèrent d'abord immobiles près de la porte, écoutant ce qui se passait dans la pièce. Tout était silencieux, et ils jetèrent un coup d'œil hors du poêle. Ah, le vieux Chinois gisait sur le sol : poursuivant les fugitifs, il était tombé de la table et s'était brisé en trois morceaux. Son dos s'était détaché net, sa tête avait roulé dans un coin.

L'ober-unter-général-krigscommissaire-sergent se tenait, comme toujours, à sa place, perdu dans ses réflexions.

— Quelle horreur ! s'écria la bergère. Le vieux grand-père s'est brisé, et nous en sommes la cause ! Ah, je ne survivrai pas à cela !

Et elle tordit ses petites mains menues.

— On peut encore le réparer ! dit le ramoneur. On peut parfaitement le réparer ! Ne t'inquiète pas ! On lui recollera le dos, on enfoncera une bonne rivette dans sa nuque, et il redeviendra comme neuf, capable de nous dire encore plein de choses désagréables !

— Tu le penses ? dit la bergère.

Et ils remontèrent de nouveau sur leur table.

— Nous sommes allés bien loin, toi et moi ! dit le ramoneur. Cela ne valait vraiment pas la peine !

— Pourvu qu'on répare grand-père ! dit la bergère. Ou cela coûtera-t-il très cher ?..

Grand-père fut réparé : on lui recolla le dos et on enfonça une bonne rivette dans sa nuque. Il devint comme neuf, sauf qu'il ne pouvait plus hocher la tête.

— Vous êtes devenus bien fiers depuis que vous vous êtes brisés ! lui dit l'ober-unter-général-krigscommissaire-sergent Pied-de-Bouc. Mais pourquoi donc ? Alors, me donnerez-vous votre petite-fille ?

Le ramoneur et la bergère jetèrent un regard suppliant au vieux Chinois : ils craignaient tant qu'il ne hochât la tête. Mais il ne pouvait plus hocher la tête, et expliquer aux étrangers qu'on a un rivet dans la nuque n'apporte guère de joie non plus. Ainsi le couple en porcelaine resta-t-il inséparable. La bergère et le ramoneur bénissaient le rivet du grand-père et s'aimaient l'un l'autre, jusqu'à ce qu'ils se brisassent.